

## La Traviata en toute intimité

Par Christian Merlin | Mis à jour le 29/11/2018 à 17:03 / Publié le 29/11/2018 à 16:58



La soprano Vannina Santoni interprète pour la première fois le rôle de Violetta avec jeunesse et engagement émotionnel. Vincent PONTET

Au Théâtre des Champs-Élysées, l'œuvre de Verdi jouée sur des instruments d'époque offre des avantages. Mais peine à enflammer.

Cela fait un bon moment que le mouvement des instruments d'époque, venu du baroque, a entrepris de conquérir le répertoire romantique. John Eliot Gardiner, Philippe Herreweghe, Marc Minkowski et François-Xavier Roth s'en sont fait les champions, avec des bonheurs divers. Dans l'opéra italien du XIXe, c'est plus sporadique, et pas toujours convaincant: nos oreilles sifflent encore des sonorités stridentes de la *Norma* dirigée par Jean-Christophe Spinosi au Théâtre du Châtelet en 2010.

Mû par la conviction que seuls les instruments pour lesquels le compositeur a écrit sont à même d'être au plus près de ses intentions, Jérémie Rhorer a résolu d'appliquer ce retour aux sources à Verdi. Cinq ans après l'échec de sa *Vestale* de Spontini, au Théâtre des Champs-Élysées, on ne savait pas à quoi s'attendre pour *La Traviata* dont il vient de diriger la première avenue Montaigne. La surprise n'en est que plus heureuse. Le Cercle de l'harmonie a retrouvé sa cohésion instrumentale, les ...

Au Théâtre des Champs-Élysées, l'œuvre de Verdi jouée sur des instruments d'époque offre des avantages. Mais peine à enflammer.

Cela fait un bon moment que le mouvement des instruments d'époque, venu du baroque, a entrepris de conquérir le répertoire romantique. John Eliot Gardiner, Philippe Herreweghe, Marc Minkowski et François-Xavier Roth s'en sont fait les champions, avec des bonheurs divers. Dans l'opéra italien du XIXe, c'est plus sporadique, et pas toujours convaincant: nos oreilles sifflent encore des sonorités stridentes de la *Norma* dirigée par Jean-Christophe Spinosi au Théâtre du Châtelet en 2010.

**Le diapason plus grave nécessite une accoutumance de la part des chanteurs comme des auditeurs, mais contribue lui aussi à atténuer le clinquant d'une musique intimiste**

Mû par la conviction que seuls les instruments pour lesquels le compositeur a écrit sont à même d'être au plus près de ses intentions, **Jérémie Rhorer** a résolu d'appliquer ce retour aux sources à Verdi. Cinq ans après l'échec de sa *Vestale* de Spontini, au Théâtre des Champs-Élysées, on ne savait pas à quoi s'attendre pour *La Traviata* dont il vient de diriger la première avenue Montaigne. La surprise n'en est que plus heureuse. Le Cercle de l'harmonie a retrouvé sa cohésion instrumentale, les timbres typés (cordes soyeuses, hautbois fruité, cuivres assourdis) permettent légèreté de touche et réactivité, tandis que le volume, moins puissant que les instruments modernes, évite de couvrir les chanteurs. Sa direction vive, attentive à un phrasé toujours mobile, a des qualités dramatiques parfois obérées par une nervosité fébrile qui empêche par exemple le grand concertato de la fin de l'acte II de se déployer, mais l'étoffe est de qualité. Le diapason plus grave nécessite une accoutumance de la part des chanteurs comme des auditeurs, mais contribue lui aussi à atténuer le clinquant d'une musique intimiste.

## **Personnages crédibles**

Celle qui en bénéficie le plus, c'est la soprano **Vannina Santoni**, qui interprète pour la première fois le rôle des rôles. Là encore, on était inquiet, après l'avoir vue plus d'une fois s'exposer au-delà du raisonnable dans des emplois dont elle n'avait pas les épaules. Elle en vient à bout avec les honneurs de sa prise de rôle, faisant sien le rôle de Violetta avec une jeunesse, un engagement émotionnel et une discipline musicale qui ont suffi à lui valoir un triomphe au rideau. La voix, pourtant, est assez lisse et monochrome, manquant de ce grain sonore et de cette palette de colorations qui font les très grandes. Saimir Pirgu campe un Alfredo lyrique mais sans panache, et Germont ne restera pas comme le meilleur rôle du grand Laurent Naouri, voix charbonneuse et tassée, engoncé dans un portrait psychologique où il n'arrive pas à être sincère.

La caractérisation dramatique, c'est pourtant ce qui fait le prix de la mise en scène de Deborah Warner, excellente directrice d'acteurs, apte à rendre les personnages crédibles, à commencer par cette Violetta habilement doublée par l'actrice Aurélia Thierrée qui la représente hospitalisée, hantée par ses souvenirs. Production élégante et subtilement éclairée, qui s'essouffle dans la deuxième partie et n'apporte guère de regard neuf sur l'œuvre, mais n'en reste pas moins de bonne facture à défaut du grand frisson.

### *La Traviata* en toute intimité

Christian Merlin

Le Figaro 29/11/2018